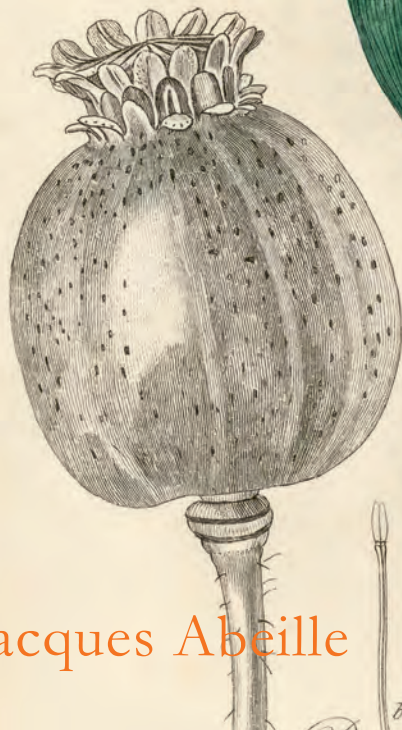


Thomas De Quincey



Jacques Abeille Bernard Collin

avril 2024

Personnalité riche et tumultueuse, *Thomas De Quincey* (1785-1859) fut assurément l'un des plus grands prosateurs anglais du XIX^e siècle. Admirateur et ami de Wordsworth et Coleridge, il aura constitué son œuvre dans le sillage du romantisme, même si par certains aspects elle annonce déjà la littérature de l'ère victorienne. Écrivain aux multiples facettes, à la fois romancier, nouvelliste, auteur de récits autobiographiques, journaliste, essayiste, on le connaît surtout aujourd'hui pour quelques ouvrages aussi singuliers par leur propos que par leur style — cette prose unique, faite des « volutes d'une longue phrase qui se déroule en spirales et s'élève de plus en plus haut », selon Virginia Woolf.

La vie de Thomas De Quincey aura été marquée par l'expérience de l'opium — de la dépendance et du sevrage — qui habite toute son œuvre, bien au-delà des quelques textes où il l'évoque directement.

Hanté par le sentiment d'une culpabilité qui, chez lui, précède la faute et en détermine la possibilité ontologique, De Quincey se faisait une haute idée de la littérature et prenait très au sérieux la responsabilité de l'écrivain. Excellent aussi bien dans l'autobiographie que dans des fictions ayant leur source dans l'imagination la plus débridée, il sut mêler comme personne l'extrême précision du chroniqueur et une fantaisie proprement visionnaire.

« Je ne dois à personne d'autre tant d'heures de bonheur personnel » écrivait Jorge Luis Borges qui se demandait s'il aurait pu exister sans De Quincey. Cet écrivain à l'esprit subtil, non dénué d'ironie et souvent subversif, a nourri en France même la réflexion de nombreux auteurs, de Baudelaire à Bertoloz, de Roland Barthes et Michel Foucault à Jacques Derrida.

Yann Tholoniati, Giovanni Giudici, Mario Praz, Giorgio Manganelli, Thomas Leblanc, Marc Porée, Béatrice Laurent, Céline Lochot, Jérôme Chemin, Gilles Soubigou, Pierre Degott, Anna Moï, Jean-Pierre Naugrette, Michael Federspiel.

JACQUES ABEILLE

Romancier, nouvelliste et poète, Jacques Abeille (1942-2022) était un homme secret. C'est parmi les « fous littéraires » qu'il se sentait le mieux à sa place. Étonnant explorateur des territoires inconnus de l'imaginaire, il considérait Nerval comme « son ami le plus intime ». Il partageait avec lui la primauté du rêve dans l'exercice de la pensée. Mais là où l'auteur d'Aurélia a vécu « l'épanchement du rêve dans la vie réelle », Jacques Abeille a suivi le chemin inverse : il a transposé le réel dans le rêve.

Alain Roussel, Sébastien Omont, Jean-Michel Devésa, Pierre Vandrepote, Arnaud Laimé, Georges-Henri Morin, Jacques Abeille.

BERNARD COLLIN

Depuis des décennies, Bernard Collin écrit chaque jour 22 lignes dans un cahier à spirales et réserve le dimanche à la peinture. Ses livres sont ceux d'un écrivain inclassable salué en son temps par Henri Michaux. « Alors, à quoi ça ressemble Bernard Collin ? » s'interroge ici même Bernard Chambaz. « Ça ne ressemble à rien et c'est très beau. »

Daniel Leuwens, Hélène Sevestre, Bernard Chambaz, Bernard Collin.

CAHIER DE CRÉATION & CHRONIQUES

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE



Le numéro : 22 €

SOMMAIRE

THOMAS DE QUINCEY

Yann THOLONIAT	3	À la lueur du rêve.
Giovanni GIUDICI	9	L'opium et la mémoire.
Mario PRAZ	21	L'étonnant Thomas De Quincey.
Giorgio MANGANELLI	35	Le dernier lundi du philosophe Kant.
Thomas LEBLANC	39	Le galop du langage ou « La gloire du mouvement ».
Marc PORÉE	50	De Quincey géographe
Béatrice LAURENT	61	« Le poids de vingt Atlantiques ». L'esclavage colonial dans l'œuvre de Thomas De Quincey.
Céline LOCHOT	74	Les destinées romanesques de « La nonne nautico-militaire d'Espagne ».
Jérôme CHEMIN	88	De Quincey et sa carrière de critique.
Gilles SOUBIGOU	105	De Quincey et les beaux-arts.
Pierre DEGOTT	119	Paysages sonores et musicaux dans les <i>Confessions d'un mangeur d'opium anglais.</i>
◆		
Anna MOÏ	135	L'opium du peuple indigène.
Jean-Pierre NAUGRETTE	138	Sherlock Holmes et le mystère du mangeur d'opium.
Yann THOLONIAT	150	La première mort de Mary Wollstonecraft.
Michael FEDERSPIEL	162	Quatorze secondes avant minuit.

JACQUES ABEILLE

Alain ROUSSEL	175	Les pérégrinations oniriques de l'homme sans nom.
Jacques ABEILLE	180	La nuit au cœur gris.
Sébastien OMONT	186	Un voyage sans fin.
Jean-Michel DEVÉSA	195	Entre effacement et « petit supplément de rêves ».
Pierre VANDREPOTE	204	Portrait d'intérieur.
Arnaud LAIMÉ	210	Jacques Abeille, en toute discrétion.
Georges-Henri MORIN	216	Appâts contés.
Jacques ABEILLE	223	Lettres à Georges-Henri Morin.
Jacques ABEILLE	228	Le rêve de la maison de bois.

BERNARD COLLIN

Bernard COLLIN	233	Cinq questions.
Daniel LEUWERS	236	Bosquets anthologiques.
Hélène SEVESTRE	238	Le Meudonnais.
Bernard CHAMBAZ	241	À quoi ça ressemble, Bernard Collin ?
Bernard COLLIN	249	Écrit à Meudon.

CAHIER DE CRÉATION

Eugenio MONTEJO	263	Les arbres et autres poèmes.
Lucio PICCOLO	268	Jeu de cache-cache.
Alexis AUDREN	276	Voyages visions véloces.
John M. KELLER	279	Lingua franca.
Herta MÜLLER	298	La brosse à dents et la chance.

CHRONIQUES

La machine à écrire

Jacques LÈBRE	301	Le je-ne-sais-quoi de Vassili Golovanov.
---------------	-----	--

Les 4 vents de la poésie

Olivier BARBARANT	308	Comme une ruche désertée...
-------------------	-----	-----------------------------

Le théâtre

Karim HAOUADEG	314	Seules en scène.
----------------	-----	------------------

Le cinéma

Raphaël BASSAN	317	Vies multiples en Argentine.
----------------	-----	------------------------------

La musique

Béatrice DIDIER	320	Mythologies.
-----------------	-----	--------------

Les arts

Jean-Baptiste PARA	323	Tina Modotti au Jeu de Paume.
--------------------	-----	-------------------------------

NOTES DE LECTURE

329

POÉSIE

- José TRIANA : *Voltes du miroir / Vueltas al espejo*, par Mathieu Jung.
Mohamed KACIMI : *L'amour ne doit pas faire de vagues*, par Michel Ménaché.
Yves BOUDIER : *En vie, intra-foras*, par Mathias Lair.
Lida YOUSOUPOVA : *Verdicts*, par Victoire Feuillebois.
Jean-Michel GOUTIER : *Le Printemps de l'indicatif*, par Alain Roussel.
Évelyne MORIN : *Nuit d'écrire*, par Mathias Lair.
Éric SAUTOU : *Grand Saint Vincent*, par Angèle Paoli.

Jean-Claude THIRIET-MARTEL : *Égrener ces jours*, par Michel Ménaché.
Max ALHAU : *En d'autres lieux*, par Michel Lamart.
CHERCHE MONDE : *Chansons de Cercamon*, par Michel Ménaché.

Romans, Nouvelles, Récits

Eugène SAVITZKAYA : *Fou de Paris*, par Thierry Romagné.
Antoine VOLODINE : *Vivre dans le feu*, par Anne Roche.
Anne-Catherine BLANC : *Le Voyage de Jeanne*, par Michel Ménaché.
Anne ROCHE : *Terrhistoire*, par Agnès Verlet.
Giorgio CAPRONI : *Au fil des jours et autres nouvelles*, par Jean-Louis Jacquier-Roux.
Italo CALVINO : *Les Jeunes du Pô*, par Jean-Louis Jacquier-Roux.
Raphaël ROMNÉE : *Les Couleurs troubles de l'enfance*, par Lucien Séminole.
Hélène PECHEY : *Les Trous noirs*, par Daniel Morel.

Carnets, Correspondances

Jean SENAC : *Un cri que le soleil dévore. 1942-1973. Carnets, notes et réflexions*, par Karim Haouadeg.
Christian SENECHAL : *Correspondance avec Romain Rolland et André Spire*, par Guillaume Bridet.
Henri BARBUSSE et Romain ROLLAND : *L'Esprit et le Feu. Correspondance (1917-1935)*, par Roland Roudil.
Nedim GÜRSEL, René ÉTIEMBLE : *Lettres d'exils (1975-1995)*, par Michel Ménaché.

Essais, Divers

Reiner STACH : *Kafka. Tome II. Le Temps de la connaissance*, par Pierre Vinclair.
Romain ROLLAND : *Œuvres complètes, Tome XIII, Essais littéraires*, par Guillaume Bridet.
Robert KOPP : *Le Paris des Goncourt*, par Peter Schnyder.
Gilles DELEUZE : *Sur la peinture*, par Didier Henry.
Suzanne PAGÉ et Christopher ROTHKO (dir.), *Mark Rothko*, par Pascal Dethurens.
Christophe COMENTALE : *Cent ans d'art en Chine, 1920-2020*, par Guilhem Fabre.
Jean FRÉMON : *La Blancheur de la baleine*, par Jean Pastureau.
Christophe DELUZE et alii : *Scriabine, l'envol de l'homme vers les étoiles*, par François Lescun.
Alain-Gabriel MONOT : *Soie du feu sur l'étoffe du ciel. Une vie d'Émilienne Kerhoas*, par Gwen Garnier-Duguy.
Rachel BRAHY et alii (dir.), *L'enchantement qui revient*, par Anne Roche.
Naomi POLLOCK : *La Maison japonaise depuis 1945*, par Thierry Vilpou.

Serge MARTIN (1954-2024)

THOMAS DE QUINCEY

À LA LUEUR DU RÊVE

« Un art capable de multiplier les impressions », c'est ainsi que Thomas De Quincey qualifie, non pas l'opium, mais l'imprimerie ¹, tant il est vrai que la littérature est l'autre drogue dure de cet auteur amphibie, qui a vécu à l'époque romantique puis victorienne (1785-1859). Polymathe, il aborde dans ses articles et ses traités une multiplicité de sujets : philosophie, géographie, critique littéraire, histoire, arts... Il se consacre aussi à des traductions, ainsi qu'à des essais de nature biographique et autobiographique. Il mêle d'ailleurs ces deux aspects, théorique et personnel, dans ses *Confessions d'un mangeur d'opium anglais*, paru en 1821. L'ouvrage lui confère sur-le-champ une immense notoriété (et la postérité critique, en jetant un regard rétrospectif, le crédite même avec ces *Confessions* du premier roman portant sur une addiction). Oui, pour De Quincey, la littérature est, comme l'opium, cet art de démultiplier, quantitativement et qualitativement, les émotions, les souvenirs, et les rêves. La viande crue, qui, selon le poète Dryden ou le peintre Füssli, stimule l'imagination pendant le sommeil ², très peu pour lui. Addict au vin avant de l'être à l'opium, s'enivrant dès son plus jeune âge de littérature dans son acception la plus vaste, et d'art sous ses formes les plus variées (musique, peinture, gravure, sculpture...), De Quincey connaît la manière de passer et de repasser entre des univers parallèles et le monde des humains.

1. Thomas De Quincey, *Suspiria de Profundis*, dans *Œuvres*, édition publiée sous la direction de Pascal Aquien, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2011, p. 337. Toutes les références de pages renverront à cette édition.

2. *Confessions d'un mangeur d'opium anglais*, p. 246.

Son enfance n'est pas des plus heureuses. Son père meurt quand il a huit ans, et sa mère, plus directive qu'affectueuse, le met en pension dans différents établissements qui éveilleront chez lui par-dessus tout le sentiment d'une immense solitude. Pour s'occuper, il parcourt livre après livre des bibliothèques qui, de son premier internat jusqu'à Worcester College, Oxford, sont à sa disposition. Adolescent, il est enclin à faire des fugues qui n'ont rien de musicales : en 1802 notamment, il erre dans les rues de Londres à moitié mort de faim pendant plusieurs semaines. Il doit sa survie à l'aide et à l'amitié d'une jeune prostituée, Ann, qu'il n'oubliera pas, mais qu'il ne retrouvera jamais. Il découvre l'opium en 1804, qu'il prend d'abord en espérant soulager des névralgies, mais c'est la littérature qui le fascine et qui le guide : il part rejoindre les poètes William Wordsworth et Samuel Taylor Coleridge qui résident dans le Lake District, non loin de son Manchester natal, et il vit pour l'essentiel dans cette région au nord-ouest de l'Angleterre pendant près de quinze ans. Il devient brièvement rédacteur en chef de la *Westmorland Gazette* en 1818 et collabore toute sa vie à différents périodiques. Certains articles qu'il publie révèlent que, tout en étant attaché à la notion de liberté, De Quincey est un fervent soutien de l'Empire et de l'impérialisme anglais. Bien qu'opposé à l'esclavage, il désapprouve les campagnes qui visent à l'abolir, car l'extension de l'Empire risquerait de pâtir de la suppression de cette pratique cruelle... Mais lorsque l'Empire vient frapper un jour à sa porte, en la personne d'un Malais qui s'est égaré, De Quincey rapporte l'anecdote avec une bonne dose d'autodérision :

Un jour, un Malais frappa à ma porte. Quelle transaction pouvait bien occuper un Malais jusque dans les lieux reculés des montagnes d'Angleterre, ce n'est pas mon affaire que de le conjecturer ; mais il est possible qu'il fût en chemin vers un port maritime (à savoir Whitehaven, Workington...), à environ quarante miles de là. La servante qui lui ouvrit la porte était une jeune fille qui, née et élevée dans les montagnes, n'avait jamais vu de costume asiatique d'aucune sorte ; sa stupéfaction devant le turban ne fut donc pas mince, et comme il s'avéra que sa connaissance du malais était tout aussi étendue que celle qu'il avait de l'anglais, il semblait qu'un abîme infranchissable empêchât tout échange d'idées, si tant est que l'une ou l'autre partie se trouvât en posséder. Dans ce dilemme, la jeune fille, se souvenant de la réputation d'érudit dont jouissait son maître (et, sans aucun doute, me faisant l'honneur de connaître

toutes les langues de la terre, sans compter, peut-être, quelques-unes qui sont parlées sur la lune), vint me trouver, et me donna à entendre qu'il y avait en bas une sorte de démon que mon art (ainsi se l'imaginait-elle manifestement) pourrait chasser de la maison en l'exorcisant. [...] Ma connaissance des langues orientales n'est pas remarquablement étendue, puisqu'elle se résume, en fait, à deux mots : le mot arabe qui désigne l'orge, et le mot turc qui désigne l'opium (madjoon), que j'ai appris dans Anastasius. Et, comme je n'avais ni dictionnaire malais, ni même le Mithridate d'Adelung, qui aurait pu me fournir quelques mots, je m'adressai à lui en récitant quelques vers de l'Iliade, considérant que, des langues que je possédais, le grec, quant à la longitude, se rapprochait géographiquement le plus d'une langue orientale. Il se mit à m'adorer avec dévotion, et me répondit en ce qui, je suppose, était du malais. Ainsi je sauvai, aux yeux de mes voisins, ma réputation de linguiste, car le Malais n'avait nul moyen de trahir le secret.³

Ce n'est pas le Malais qui trahit le secret en effet, mais De Quincey lui-même auprès de ses lecteurs. Car une grande partie de son œuvre est autobiographique (*Esquisses autobiographiques, Souvenirs de la région des Lacs et des poètes lakistes...*) ; il est d'ailleurs parmi les premiers à employer le mot « autobiographe »⁴. Les *Confessions d'un mangeur d'opium anglais*, livre dans lequel il analyse de façon raffinée les plaisirs et les souffrances de l'opium, représente sans doute la quintessence de ces récits du moi que De Quincey ne cesse de raconter, jusques et y compris dans ses essais critiques. Par son érudition littéraire, philosophique, et les différentes facettes de son humour souvent pince-sans-rire — voir son traité *De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts* (1827) —, l'écriture de De Quincey est toujours plurielle. Il en est ainsi lorsqu'il évoque les arts, particulièrement la peinture et la musique, qui fonctionnent pour lui comme des portails qui le mènent vers un monde surréel ou irréel. Ses « plaisirs d'opéra »⁵, par exemple — « my Opera pleasures », dit-il de façon plus absolue dans la version originale — se répercutent jusque dans ses rêves — cette « seconde vie », comme le dit Gérard de Nerval à l'ouverture d'*Aurélia* — et dans les descriptions de

3. *Ibid.*, p. 206-209.

4. *Ibid.*, p. 195.

5. *Ibid.*

ses sensations. De Quincey excelle à mêler *ekphrasis* musicale et *ekphrasis* visuelle :

*Puis survenait soudain un rêve d'un caractère fort différent — un rêve tumultueux —, qui commençait par une musique pareille à celle que j'entendais souvent dans mon sommeil —, une musique de prologue et d'angoisse naissante. La houle tumultueuse qui allait en s'amplifiant ressemblait à l'ouverture de l'Hymne du couronnement [de Haendel], et, comme ce morceau particulier, elle donnait le sentiment d'un vaste mouvement, d'infinis défilés de cavalerie, et du piétinement d'armées innombrables.*⁶

Virginia Woolf a su percevoir la dimension musicale de la prose de De Quincey : « personne n'accorde le son ni ne module les cadences d'une phrase avec plus d'attention ni de façon plus exquise », écrit-elle en 1932 dans *The Second Common Reader*. Lorsque De Quincey évoque les gravures de l'architecte italien Piranèse intitulées *Les Prisons imaginaires* (1750), il propose une description d'un tableau en abyme à partir d'un récit doublement mis à distance (un souvenir de Coleridge, rapporté dans une conversation ancienne) qui va se greffer dans son propre imaginaire :

Certaines [gravures de Piranèse] (j'en fais la description uniquement à partir du souvenir de l'exposé de Coleridge) représentaient d'immenses salles gothiques, sur le sol desquelles se trouvaient de puissants appareils et autres machines, des roues, des câbles, des catapultes, etc., qui exprimaient le déploiement d'une puissance énorme ou, tout aussi bien, une résistance vaincue. En longeant les parois des murs, vous aperceviez un escalier, et, sur celui-ci, montant à tâtons, Piranèse lui-même. Suivez encore un peu cet escalier, et vous pouvez voir qu'il s'arrête soudain, qu'il n'y a pas de balustrade, et que celui qui atteindrait cette extrémité n'aurait point la possibilité de faire un pas en avant, sauf à tomber dans les profondeurs en contrebas. Quoi qu'il doive advenir du pauvre Piranèse, au moins vous supposez que ses labeurs vont maintenant s'arrêter là de quelque manière. Mais levez les yeux, et voilà que vous contemplez, encore plus haut, une seconde volée d'escaliers où, à nouveau,

6. *Ibid.*, p. 252.

*vous pouvez voir Piranèse, se trouvant cette fois au bord même de l'abîme. Levez les yeux de nouveau, et vous distinguez une volée d'escaliers encore plus hauts, et là, à nouveau, se trouve Piranèse en proie à son délire, tout à ses labeurs d'élévation ; et ainsi de suite, jusqu'à ce que se perdent dans les hauteurs obscures de la salle aussi bien les escaliers inachevés que Piranèse dans son entreprise désespérée. C'était avec la même capacité à croître et à se reproduire infiniment que procédait mon architecture dans les rêves que je faisais.*⁷

On reconnaît dans cette description le style fait d'« involutions », selon le terme utilisé par De Quincey lui-même pour qualifier le développement de son écriture. Ces souvenirs emboîtés anticipent bien des films de science-fiction, tel *Inception* (2010). Mais l'architecture du souvenir, selon De Quincey, est d'abord intuitivement proche des conceptions que s'en feront Freud et Jung. Comme le premier, il est convaincu qu'il n'est pas possible à l'esprit d'oublier quoi que ce soit⁸ ; comme le second, il estime que certains rêves répètent des archétypes, « pour chacun de nous, de génération en génération⁹ ». Est-ce parce que l'esprit fonctionne comme un palimpseste ? « Qu'est-ce que le cerveau humain sinon un palimpseste naturel et grandiose ? Un tel palimpseste est mon cerveau ; un tel palimpseste, ô lecteur ! est le tien », écrit-il dans *Suspiria de Profundis*¹⁰. Avec son « œil intérieur », De Quincey ausculte la « machinerie du rêve », et il parvient à montrer, comme l'écrivira Virginia Woolf, « comment un moment peut transcender en importance cinquante années ».

L'oisiveté de De Quincey est peuplée de songeries imagées et de « méditations abstraites » (Woolf encore), et il est certain qu'il est un grand consommateur d'*otium*. Entre syncope et suspension, De Quincey écrit « *tumultuosissimamente*¹¹ », dans une prose passionnée, qui alterne et combine secousses typographiques et fluidité syntaxique. Italique, majuscules, tirets, parenthèses (certaines sont plus longues que la phrase principale) apportent mille nuances et précisions dans la mise en scène de la langue, des images et du sens. Il est capable, à partir de l'étymologie

7. *Ibid.*, p. 244-245.

8. *Ibid.*, p. 242 (« [...] l'oubli définitif n'existe pas »).

9. *La Malle-poste anglaise*, « II. La vision de mort subite », p. 1430.

10. *Suspiria de Profundis*, p. 342.

11. *La Malle-poste anglaise*, « III. Fugue de rêve », p. 1445.

d'un mot, d'élaborer une doctrine philosophique, voire de proposer une vision cohérente du monde. Son influence est immense sur des auteurs aussi divers que Nikolai Gogol, Edgar Allan Poe, Charles Baudelaire (qui le traduit et le commente dans *Les Paradis artificiels*), ou encore Jorge Luis Borges, qui s'est demandé s'il aurait existé sans De Quincey. Son « aptitude électrique à saisir des analogies ¹² » transfigure le monde à la lueur du rêve.

Yann THOLONIAT

12. *Suspiria de Profundis*, p. 310.